



PLACE A DIEU!

La Famille Chrétienne.

VOL 4 — No. 3 — Août 1900.

- M. 1. S. Pierre-aux-Liens, **dbl. maj.**
J. 2. Octave de Ste Anne.
V. 3. Invention de S. Etienne.
S. 4. S. Dominique, confesseur, **dbl. maj.**
D. 5. IX après Pent. N.-D. des Neiges, **dbl. maj. Kyr.** de la Ste Vierge. Vêp. du suiv., mém. du préc., du dim. et de plusieurs martyrs.
L. 6. Transfiguration de N.-S. J.-C., **dbl. maj.**
M. 7. S. Cajétan, confesseur.
M. 8. SS. Cyriac, etc., martyrs
J. 9. (Vigile). S. Alphonse de Liguori, évêque et docteur. (2).
V. 10. S. LAURENT, diacre et martyr, **2 cl.** avec octave.
S. 11. Ste Philomène, vierge et martyre.
D. 12. X apr. Pent. Ste Claire, vierge. **Kyr. des dbles.** II Vêp., mém. de l'oct., du dim. et des SS. MM.
L. 13. 4^e jour de l'oct.
M. 14. (Vigile) 5^e jour de l'octave. (Messe de la Vigile en violet).

- M. 15. ASSOMPTION DE LA STE VIERGE, 1 cl. avec octave.
 J. 16. S. Hyacinthe, confesseur.
 V. 17. Octave de S. Laurent.
 S. 18. JEUNE. S. Roch, confesseur. (16).
 D. 19. XI après Pent. S. JOACHIM, 2 cl. SOL DE L'ASSOMPTION,
 Kyr. royal. II Vêp., mém. du suiv., de S. Joachim (*Hic vir, v.,
 Justum*) et du dimanche.
 L. 20. S. Bernard, abbé.
 M. 21. Ste Jeanne Françoise Frémiot de Chantal, veuve.
 M. 22. Octave de l'Assomption.
 J. 23. (Vigile). S. Philippe de **Béniti**, confesseur.
 V. 24. S. Barthélemi, apôtre, 2 cl.
 S. 25. S. Louis, roi de France, confesseur, **dbl. maj.** 2^e Titul. de
 la Basilique.
 D. 26. XII après Pent. LE CŒUR TRÈS PUR DE MARIE, **dbl. maj.**
 Kyr. de la Ste Vierge, II Vêp., mém. du suiv. et du dimanche.
 L. 27. S. Joseph de Calasanz, confesseur.
 M. 28. S. Augustin, évêque, confesseur et docteur.
 M. 29. Décollation de S. Jean-Baptiste, **dbl. maj.**
 J. 30. Ste Rose de Lima, vierge.
 V. 31. S. Raymond Nonnat, confesseur.

SALUT A LA MERE DE JESUS.

Je vous salue, ô suave Vierge Marie, qui avez enveloppé de langes Jésus, le fruit béni de vos entrailles, et l'avez couché vagissant dans sa pauvre crèche. Plaise à Dieu, ô bonne Mère, que votre amour s'empare irrésistiblement de mon cœur! Plaise à Dieu que rendu à la candeur de l'enfance je sois tellement paré de l'innocence de votre vie, que je mérite votre secours et votre visite maternelle dans toutes mes adversités.

— La vie est comme un chemin bordé de fleurs, d'arbres et de baïssons, d'herbes, de mille choses qui fixeraient sans fin l'œil du voyageur; mais il passe. Oh! oui, passons sans trop nous en occuper à ce qu'on voit sur la terre, où tout se flétrit et meurt. Regardons en haut, fixons les cieus, les étoiles, passons de là aux cieus qui ne passeront pas.

LE
SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

ET SES

touchants emblèmes

Par le R. Père Edmond LETIERCE, S. J.

CHAPITRE II.

Le Sacré Cœur, principe du sang.

Il n'y a pas de pardon
 sans effusion de sang.

(AD. HEBR. C. IX.)

NOUS avons vu dans le Sacré Cœur de Jésus le principe du sang qui entretenait sa vie et qu'il a versé pour nous sauver ; arrêtons-nous devant cette source bénie, contemplons ses effusions vivifiantes et sa merveilleuse fécondité.

I. Lorsque l'apôtre saint Paul déclare dans son épître aux Hébreux que sans effusion de sang il n'y a pas de rémission, il ne fait qu'interpréter une croyance que tous les peuples avait admise avant lui. Tous avaient vu dans le sang versé une vertu réparatrice, tous le faisaient couler ; à défaut du sang de l'homme, ils répandaient celui des animaux, surtout de ceux que leur domesticité, leur instinct rapprochaient davantage de nous : c'est que la vie est dans le sang et que l'effusion du sang pouvait seule expier l'attentat commis par le pécheur contre le maître de sa vie. Mais que pouvait faire à Dieu le sang des boucs et des génisses lorsque celui même de l'homme aurait coulé sans vertu ; sang du pécheur, sang d'un esclave disgracié de son maître, il aurait lavé pendant des siècles une âme coupable sans pouvoir effacer sa tache ni la blanchir. Que faut-il donc à ce sang pour qu'il devienne réparateur ? Il faut y mêler un sang qui tienne, de la dignité de la personne qui l'offre, une vertu infinie ; il suffit d'y verser une goutte du sang de Jésus. Mais ce sang divin, d'où vient-il ? Comme le sang qui coule dans vos veines vient du cœur, le sang de Jésus n'a pas d'autre source ; il jaillit de son Sacré-Cœur. Suivons-le à sa trace brillante ; il a coulé une première fois le jour de la Cir-

concision ; mais, depuis, est-il resté captif dans les veines du Dieu fait homme ? Serait-il vrai, comme le disent les prêtres, que Jésus encore apprenti dans l'atelier de saint Joseph, se soit blessé à dessein lui-même, que le sang de sa main ait coulé, et qui l'ait montré à sa Mère comme les prémices d'une effusion plus abondante dont l'heure n'était pas encore arrivée ? ou plutôt serait-il vrai que Jésus, l'unique Pénitent de l'Église, ait voulu, sans attendre le Calvaire, donner satisfaction aux désirs impatients qu'il avait de souffrir pour nous, et par ses macérations sanglantes tracer la route de ces flagellations volontaires où tant de nobles âmes devaient s'engager après lui ? Je ne sais : mais son heure est arrivée, le Sauveur n'est pas encore entre les mains de ses bourreaux, et déjà son sang a coulé deux fois : à la Cène par une effusion mystique dans la coupe pascale et visiblement mêlé à sa sueur dans l'agonie au jardin des Olives. Il coule bientôt plus abondamment encore à la colonne où on le flagelle, quand les bourreaux, armés de fouets garnis de plomb, s'abattent sur la douce victime comme les forgerons sur leur enclume ; il coule sous la piqûre des épines qui percent son front, il coule par ses plaies entr'ouvertes le long du chemin qui le mène au Calvaire. Il s'imprime sur le voile dont Véronique a essuyé son visage, il coule dans le crucifiement de ses pieds, de ses mains, il va s'échapper encore de sa poitrine trouée par la lance du soldat. C'en est fait, il ne coulera plus ! Erreur ! la source est ouverte, source intarissable qui ne cessera de le prodiguer aux hommes dans l'Eucharistie considérée comme sacrifice ou comme sacrement. Il a coulé ce matin sur un mot de mes lèvres, il a coulé dans mon cœur, et toujours il coulera quelque part jusqu'à la fin du monde, jusqu'à cette dernière de toutes les Messes qui, célébrée sur les confins du temps prêt à finir par le dernier des prêtres sur le dernier autel de l'exil, fera place aux splendeurs du sacrifice éternel ! Et tout ce sang versé par Jésus, sang de la Croix, sang de l'autel, ce sang dont le cours fidèle accompagne l'humanité dans sa marche vers la patrie, il jaillit toujours de la même source, de la source de son Cœur. Adorons cette source, adorons ce sang, allons-y boire, allons-y nous purifier, c'est pour nous que Jésus l'a demandé à sa Mère, pour nous qu'il

l'a entretenu dans ses veines, pour nous qu'il le répand. Devenu notre breuvage, il renouvellera notre jeunesse et fortifiera nos âmes dans la souveraine efficacité de sa vertu.

(à suivre.)

Un bon évêque des Etats-Unis, ayant perdu le pauvre vieux cheval qui lui servait pour visiter son vaste diocèse, dut monter dans une diligence, où il trouva pour compagnon de route une sorte de ministre protestant.

Ce dernier voulut, par ses brocards, essayer d'humilier l'évêque devant les autres voyageurs, eux aussi protestants ; il lui dit d'un air plaisant :

— Holà ! il paraît que Votre Illustre Seigneurie aime aussi à voyager sur les moelleux coussins d'une voiture ! Qu'est donc devenu votre cheval d'autrefois ?

— Il est mort, répondit l'évêque, d'une voix douce et humble.

— Pauvre animal ! continua le ministre gouailleur. Votre Seigneurie n'aura sans doute pas pu lui administrer les derniers sacrements ?

— Non, monsieur, dit le prélat, en souriant malicieusement.

— Et pourquoi ?

— Il était protestant.

L'impertinent rieur se tut et devint l'objet des risées de tous ses compagnons qu'il avait voulu exciter contre le pauvre évêque ; ils furent au contraire, jusqu'à la fin du voyage, pleins de respect et de déférence pour Sa Grandeur.

Il est par delà cette vie
 De deuils, de pleurs de longs tourments,
 Il est une belle patrie
 Où se retrouvent les absents.
 Là, tout amour pur s'éternise ;
 Là, le lien que la mort brise
 Se renou et devient plus fort...
 Laissons passer le drame sombre,
 Le diamant s' fait dans l'ombre,
 L'immortalité dans la mort.

LE DIABLE ET LA CONFESSION.

(LÉGENDE).

Un bon prêtre du pays de Cologne était occupé à entendre les confessions de ses paroissiens, qui se disposaient, à peu près tous, à remplir le devoir pascal. Au milieu de ses graves fonctions, il vit entrer dans l'église, et se mêler aux fidèles, un robuste inconnu, à la figure sombre et basanée, qui évidemment, venait de loin, car il ne ressemblait en rien aux chrétiens de la contrée. Cet inconnu ne se mit pas à genoux; il se tint debout fièrement, pendant plus d'une heure, semblant attendre son tour pour s'approcher aussi du confessionnal. Son regard perçant faisait baisser les yeux à tous les pénitents; la sorte de satisfaction orgueilleuse qui animait son visage, lorsqu'un des assistants s'avancait vers le prêtre, faisait place à tous les signes de la stupéfaction, quand il voyait le confesse se lever absous. Le prêtre était intrigué. Mais il recueillait toute son attention aux devoirs de son ministère auguste.

Quand tous les paroissiens furent expédiés, *omnibus expeditis*, l'étranger fit quelques pas roides et se trouva devant le curé, qui, à son poste, semblait l'attendre.

— Vous voulez vous confesser, mon frère, dit-il?

— Oui, répondit l'inconnu d'une voix rauque.

— En ce cas, mettez-vous à genoux. "

L'inconnu fit un mouvement qui contracta singulièrement ses traits, et répondit :

— C'est ce que je n'ai jamais pu faire. "

Et, en disant ces mots, ses paroles avaient quelque chose du sifflement du serpent.

Le curé, pensant qu'une infirmité faisait empêchement à ce pauvre homme, le pria seulement de se courber un peu vers le grillage et de dire son *Confiteor*.

— Impossible encore, dit le pénitent, je ne le sais pas.

— Qui êtes-vous donc ?

- Ce que vous voyez.
— Votre nom ?
— Mettez que je n'en ai point.
— Votre pays ?
— Vous ne pouvez pas le connaître. Le soleil ne l'éclaire pas... »

Le bon curé se demandait si ce n'était pas là un de ces pauvres êtres qui habitent le voisinage du pôle Nord, un Lapon ou un Esquimau ; il savait que ces pays redoutables étaient plongés dans les ténèbres matérielles, et aussi dans les ténèbres spirituelles. Il se sentit ému de compassion, et il savourait d'avance le bonheur de sauver une âme, rachetée du sang de Jésus-Christ.

Néanmoins, un nuage mystérieux obscurcissait probablement ses esprits, car il ne songea à lui demander ni s'il était baptisé, ni s'il était chrétien. Peut-être aussi comprenait-il que ces questions étaient inutiles à un homme qui disait n'avoir point de nom et qui ne savait pas son *Confiteor*. Il se mit donc à l'interroger sur les sept péchés capitaux, avant d'entamer l'examen des offenses qui s'attaquent aux commandements de Dieu. L'inconnu avoua des péchés si énormes, tant d'homicides, tant de brigandages, tant d'impuretés, tant de crimes monstrueux enfin, que le prêtre, saisi d'effroi à l'idée d'une conscience si pleine, s'écria :

« — Mais, mon pauvre frère, quand vous auriez vécu mille ans, si votre confession est sincère, vous auriez eu à peine le temps de commettre toutes ces abominations.

— Aussi, j'ai vécu plus de mille ans, répondit l'inconnu ; et je ne vous ai pas déposé encore la moitié du fardeau qui me pèse.

— Alors, qui êtes-vous donc ? reprit encore le pauvre prêtre épouvanté.

— Hélas ! je suis un de ces anges qui sont tombés avec Lucifer.

— Et quel fruit espérez-vous de la confession ?

— Un très grand. J'ai remarqué que tous ceux qui allaient à vous pliaient la plupart sous le poids de divers péchés. J'ai vu passer des péchés très graves, des péchés très honteux ; et malgré leur énormité, quand vous les aviez absous, je voyais ces péchés disparaître, les âmes des confessés remises en grâce, et toutes ces bonnes gens en état de posséder l'éternité bienheureuse, après quelque peu de Purgatoire. L'espoir de participer à leur bonheur m'a séduit, et j'ai voulu faire comme eux. "

Le bon prêtre, bien surpris, garda quelques instants le silence. " Dieu pardonne au repentir et à l'humilité, se dit-il ; en nous donnant le pouvoir de lier et de délier, Dieu n'a exclu personne. Sur une parole d'humble contrition, le Maître a pardonné au bandit crucifié à ses côtés... "

" Eh bien ! reprit-il, en s'adressant au démon, votre démarche est une faveur que Dieu vous fait. Mais l'absolution que vous cherchez n'a de valeur que moyennant une pénitence acceptée. Si vous voulez remplir sincèrement celle que je vais vous imposer, toutes vos fautes pourront sans doute vous être remises. "

— Oh ! je suis prêt, répondit le démon ; et pour vous prouver que rien ne me paraîtra trop dur, je vous citerai ce que répondit dernièrement, dans ce diocèse même, un de mes compagnons d'exil, à un exorciste qui lui demandait s'il ne regrettait pas son ancien état de gloire :

" Qu'on imagine pour moi les plus affreuses tortures : qu'on élève, de la terre au ciel, une colonne de fer et de feu, armée de lames tranchantes de tous les côtés ; qu'on me donne un corps de chair ; qu'on me tire ensuite du haut en bas de cette colonne jusqu'au jugement dernier : je me soumetts à ce supplice pour regagner le ciel que j'ai perdu."

" J'accepte aussi cette pénitence, et pis encore, s'il le faut, pour regagner le ciel. "

Le curé, très ému et très édifié, se dit alors ; " A un tel repentir, il faut opposer la miséricorde.

" — Mon frère, reprit-il, Dieu est plein de bonté. Je ne vous imposerai pas les affreuses expiations que vous êtes disposé à subir. Votre bonne volonté vous épure, si elle est sincère. Vous n'aurez donc qu'une pénitence très douce. Pendant un an, vous vous prosternerez trois fois, chaque jour, vers l'Orient, et vous direz :

" Mon Créateur et mon Dieu, je suis un misérable, je me repens de vous avoir offensé ; pardonnez-moi, mon Dieu, Vierge Marie, priez pour moi ! "

Le démon resta muet.....

— Eh bien ? reprit le bon curé.

Et bien ! dit le diable, en relevant bien haut la tête, *l'humilité* est un châtiment que je n'accepte pas. Je chercherai un autre confesseur. "

Et il s'en alla.

COLLIN DE PLANCY.

UNE ANECDOTE ESPAGNOLE.

Une bande de voleurs venait d'arrêter un vieux curé, auquel ces aimables bandits ne demandaient pour toute rançon, que de leur faire un sermon dont ils pourraient comprendre le sens et la portée.

" Mes chers amis, commença le bon prêtre, croyez que nul plus que moi ne vous plaint de tout son cœur. N'êtes-vous pas, à l'exemple de Jésus Notre-Seigneur, venu au monde dans un misérable bouge ? Et chaque jour de votre cruelle vie de souffrances. n'êtes-vous pas insultés, maltraités, jugés condamnés comme le Sauveur du monde ?

— Bravo ! bravo ! cria toute la troupe des bandits, flattés, comme on peut le croire, d'une telle comparaison.

— Enfin, mes chers amis, comme le Christ, vous subissez un supplice horrible, en présence de la vile multitude qui se rit de vos souffrances : comme le Christ, après la mort, vous descendez aux enfers. Par exemple, vous y restez ; voilà la seule différence qui existe entre votre condition et celle de l'Homme-Dieu.

LA PROFANATION DU DIMANCHE.

DANS une lettre pastorale du 27 mai dernier, après avoir exposé au long la doctrine de l'Eglise sur la sanctification du dimanche, Mgr. l'évêque de Saint-Hyacinthe continue :

“ Eh bien ! nos très chers frères, que sont devenus chez nous ces divins enseignements ? Ce qu'ils sont devenus ? ils crient vengeance contre nous !

“ Vous connaissez vous-mêmes des églises, ou grand nombre de places restent inoccupées aux messes des dimanches et fêtes. Comment expliquer tant de vides dans des temples dont les proportions devraient être plutôt insuffisantes, si ce n'est par la mise en oubli du précepte dominical ? Certes, c'est encore la très grande majorité qui demeure fidèle, et sa fidélité nous est consolante. Mais tous les autres, à quoi pensent-ils ? que font-ils ? Sous les plus futiles prétextes, souvent même sans prendre la peine de se chercher un prétexte, ils s'abstiennent de ce devoir essentiel, comme s'il ne fallait pas une raison grave pour y manquer sans péché mortel. Pour employer le mot du prophète, ils semblent avoir fait alliance avec les ennemis du Seigneur, pour bannir de leur calendrier tous les jours de fête. La loi du repos dominical n'est plus pour eux qu'une loi d'oisiveté. Le jour du Seigneur, dont la religieuse observance devait leur élever l'âme au-dessus des horizons étroits où la vie ordinaire les enferme, ils en font une journée de vulgaire désœuvrement et de réjouissances sans élévation.

“ Le plus triste, c'est que cela est en train de devenir en certains lieux presque un état social. — Sans parler des autres œuvres de piété par lesquelles on doit sanctifier les jours du Seigneur, l'omission de la messe de précepte prend à elle seule en ces localités, les proportions d'un scandale immense. C'est leur grand péché ; il y fait le désespoir des pasteurs : à chaque retraite, il fait l'épouvante des missionnaires.

“ Ce n'est pas tout. Autant nous voyons des chrétiens ne rien faire pour le bon Dieu aux jours qu'il s'est réservés,

autant et plus encore nous en comptons qui ne font pas assez. Combien en est-il qui, à tous les dimanches et à toutes les fêtes de l'année, ne consacrent au service de Dieu que la petite demi-heure d'une messe basse, souvent mal entendue, et donnent tout le reste du jour au monde, à ses plaisirs et à ses vanités ! S'imaginera-t-on jamais que cela puisse s'appeler " sanctifier les fêtes, " garder les dimanches " en servant Dieu dévotement ? "

" Nous sommes amenés par ces réflexions, nos très chers frères, à la question des amusements devenus en vogue aux jours de dimanches et de fêtes.

" Tout d'abord, il faut bien parler des jeux publics ; de ceux-là surtout qui font voyager les clubs d'une ville à l'autre ou d'une paroisse à l'autre, pour les mettre en présence de leurs rivaux sur un terrain étranger. — Nous en parlons pour vous dire le chagrin qu'ils nous occasionnent.

" Les jeunes gens, qui passent de longues heures dans la matinée des saints jours à recevoir leurs amis de l'étranger, nous serait-il possible de ne pas nous inquiéter de leur salut, qu'ils compromettent trop souvent par leur propre omission de la messe, et par celle où leurs amis sont entraînés avec eux ? Les hôtels qui s'ouvrent à ces joueurs de l'étranger ou à leurs compagnons de voyage, la vente qu'on y fait contre toute loi de boissons enivrantes : pourrions-nous être indifférent, à leurs désordres ? Les foules qui se réunissent dans l'après-midi pour assister aux péripéties du jeu, — alors mêmes que de leur agglomération ne résulterait aucun autre mal, — nous avons à regretter au moins qu'elles ne soient pas plutôt à l'église, aux devoirs de la piété, dans le recueillement qui convient à des jours sacrés. On dit, nous le savons, qu'il faut au peuple des spectacles ! Mais les spectacles dignes d'un chrétien à pareils jours, ce sont les spectacles de l'église. Le développement des rites de la sainte liturgie, le chant solennel de la prière publique, les accords harmonieux des orgues : voilà qui élève l'âme, voilà qui repose, bien autrement que les évolutions énervantes de vos jeux.

“ Une autre chose est plus lamentable encore que ces moitiés au moins de dimanches, passées en émotions toutes païennes.

“ Les étrangers, quand ils ont reçu ce qu'ils appellent vos civilités, se croient obligés de vous en faire retour : et de nouveaux voyages s'organisent. Chaque dimanche a son excursion. Or, comptez si vous le pouvez, nos très chers frères, combien d'excursionnistes n'ont pas satisfait au précepte de la messe, ou n'ont entendu qu'un bout de messe basse avant de partir. Inutile d'alléguer qu'on arrive à destination pour l'heure de la messe paroissiale. Même en ce cas, bien rares sont ceux qui iroient à cette messe, dans une église où ils ne sont pas attendus, où aucune place ne leur est réservée.

“ Ce mal des excursions du dimanche a fait avec le temps des progrès effroyables. Autrefois on sentait du moins que c'était un mal, et les voyages se faisaient rares. Aujourd'hui on n'en sent plus rien. La liste des excursions est dressée par des comités ; et on peut voir longtemps à l'avance effrontément affichée dans les feuilles publiques, la longue série des voyages de plaisirs qui vont déconsacrer tous les dimanches de la belle saison. Nous en sommes réduits à nous trouver heureux, quand l'excursion a la décence de ne pas effectuer son départ au son des musiques, pendant que les bons fidèles affligés et scandalisés assistent pieusement aux offices de l'Eglise. Est-on rendu assez loin ?

“ Vos pasteurs, nos très chers frères, vous ont dénoncé bien des fois ces excursions de plaisir. Par quelle légèreté, donc, passe-t-on outre leurs avertissements ? — Vos pasteurs avaient le devoir, et ils l'ont encore, de vous tenir ce langage, de protester même avec indignation. Ils vous parlaient au nom de nos conciles, où nous lisons : “ Aux jours de dimanches et aux fêtes de précepte, que les fidèles s'abstiennent de ces excursions de plaisir, dont les dangers de péché sont si nombreux et si graves. Que les parents ne les permettent pas à leurs enfants, ni les tuteurs à ceux dont ils ont la charge, ni les maîtres à leurs domestiques et surtout à leurs servan-

tes. " Qui aime le danger y périra. " Vos enfants, vos pupiles, vos serviteurs, " je vous demanderai compte de leurs âmes, " dit le Seigneur. " Je changerai vos fêtes en jour de deuil, et toutes vos chansons en gémissements "

" Méditez, nos très chers frères, ces menaces prononcées par l'Esprit-Saint contre ceux qui se réjouissent au détriment de l'honneur de Dieu et au préjudice de leur propre salut. Il peut vous être facile de les comprendre. Souvenez-vous seulement des désordres dont une ville de ce diocèse, était le théâtre, il y a deux semaines. Est-il besoin de vous rappeler aussi les scènes sauvages d'il y a huit jours ? Tout Saint-Hyacinthe en rougit encore de confusion !

" Il faut, avant de finir, que nous disions ici un mot du danger spécial du péché, dont les excursions sur nos rivières ont coutume d'offrir l'occasion.

" A la vérité, nous ne saurions condamner tout voyages sur l'eau le dimanche. Nous ne confondons pas une paisible récréation de famille avec une excursion ; et la pensée ne nous vient pas de censurer des parents qui se réunissent, après le devoir dominical accompli, pour se donner l'agrément de ces sortes de promenades.

" Le mal est dans les voyages offerts par le public, et auxquels chacun peut s'adjoindre à son gré, moyennant le prix de son passage. Il devient encore plus grave, ce mal quand, après avoir rassemblé des personnes — de la jeunesse, particulièrement — dont le mélange est toujours dangereux pour la morale, l'excursion va les déposer loin des villes et des villages, en des endroits dont l'isolement les soustrait à tout contrôle. Des excitations terribles sont ainsi offertes au péché. Ces lieux de rendez-vous deviennent presque fatalement des lieux de débauche, où les vices les plus grossiers vont se donner libre carrière. En l'absence même du motif que la sainteté du dimanche en est violée, ces excursions devraient encore être flétries par le sentiment chrétien ; elles devraient encore être conspuées par tous les gens simplement honnêtes. — A tout événement, que les gens aient ou n'aient

pas tous le courage de dire tout haut ce qu'ils en pensent, Dieu a parlé, lui. Il a dit aux malheureux que de pareils amusements ne font pas rougir : " Je changerai vos fêtes en jours de deuil, et toutes vos chansons en pleurs et en gémissements. "

" O pères et mères de famille ! Si vous avez encore souci de l'honneur de votre nom et de la vertu de vos enfants, ne laissez pas se perdre dans le désert nos cris d'alarme. C'est l'amour des âmes qui nous fait élever la voix ; mais ne comprendrez-vous pas qu'en nous aidant à empêcher l'offense de Dieu, vous mettez en sécurité le plus cher trésor qui soit sur la terre — celui d'une vertu intègre et d'un honneur sans tache ?

" En terminant cette instruction, nos très chers frères, nous vous en prions au nom de Dieu et pour l'amour de vos âmes : ne négligez plus jamais sans raison tout à fait grave l'audition de la sainte messe, aux jours de dimanches et de fêtes de précepte ; ne profanez plus ces saints jours par des amusements tapageurs et par des excursions de plaisirs. Passez-les dans un repos tout religieux, qui refasse vos âmes comme vos corps. Edifiez-vous les uns les autres, par l'exemple de votre fidélité à ce grave devoir des chrétiens.

" Surtout, assistez aussi souvent que possible, à une messe où l'on vous prêche la parole de Dieu. Laissez-nous vous le dire, nos très chers frères, vous avez tous besoin des leçons qui descendent de la chaire de vérité. Les hommes instruits eux-mêmes oublient, dans l'agitation du monde et de la préoccupation des affaires, les notions religieuses acquises autrefois : et eux aussi en ont besoin.

" Que nous serions heureux, s'ils voulaient nous entendre, tous les catholiques à qui leur instruction et leur position sociale font posséder l'influence : chefs de fabriques et hommes d'affaires, titulaires des charges publiques et hommes de professions ! Que nous serions heureux, s'ils voulaient se rendre compte de l'étendue du mal que nous déplorons, et si, par l'entraînement de leur exemple, ils nous aidaient généreuse-

ment à le conjurer. Déjà, plusieurs donnent noblement cet exemple ; mais que les autres viennent aussi. Qu'ils viennent tous assister avec foi et piété au sacrifice des autels, entendre avec respect et docilité la parole évangélique : le jour arrivera bientôt où la multitude marchera sur leur trace. — On les entend souvent, dans leurs discours, souhaiter le relèvement des classes populaires ; qu'ils se montrent sincères, qu'ils donnent le bel exemple que nous leur proposons. Quand les classes populaires auront repris avec eux la doctrine et la morale de Jésus-Christ, le miracle sera fait. Ces hommes auront expérimenté cette vérité, tant de fois justifiée par l'histoire, que, "rien n'est plus moralisateur que l'institution du dimanche, tel que l'Eglise catholique le prescrit."



Si l'on savait ce que c'est qu'une messe.

Si vous connaissiez le don de DIEU!...

Il y a quelques années, un curé épuisé par les fatigues de son saint ministère, s'était résolu d'aller consulter un médecin très célèbre, et, ce qui ne gâte rien, aussi versé dans les choses de DIEU que dans celles de son art.

— Monsieur le curé, lui dit le bon docteur, après l'avoir interrogé, examiné, sondé, ausculté, monsieur le curé, c'est grave. Vous avez besoin de ménagements extrêmes et d'un repos absolu. Je vous interdis donc toutes les fonctions du ministère pendant la durée du traitement.

— Est-ce que vous me défendez de dire la Sainte Messe? répliqua le bon prêtre alarmé.

— Oh! la Messe... non, non, monsieur le curé : le monde en a trop besoin...



Un missionnaire était épuisé de fatigues et se soutenait à peine. On lui dit :

— Si le médecin connaissait votre état, il vous défendrait de dire la Messe.

— Ah ! reprit le saint prêtre, si le médecin savait ce que c'est qu'une Messe, comme il m'exhorterait à la dire !

* *

On offrait à un zouave pontifical blessé à Mentana, de le porter dans le palais d'une dame romaine qui lui offrait, jusqu'à parfaite guérison, la plus douce hospitalité.

— Aurai-je la Messe tous les jours ? répond le soldat.

— Non, mais vous serez chez de bons chrétiens et bien soigné.

— Merci, c'est inutile. Je préfère une salle d'hôpital où je pourrai chaque jour entendre la Sainte Messe.

* *

Un premier communiant, dont les parents ne pratiquaient pas, sortait de grand matin.

— D'où viens-tu ? dit la mère.

— De l'église.

— Quoi faire ?

— Hier, j'ai entendu la Messe pour mon père ; aujourd'hui pour vous.....

Le dimanche suivant, chacun l'entendit pour soi ; et l'enfant et les parents furent heureux.

* *

Chers lecteurs, si nous savions, nous aussi, ce que c'est qu'une Messe, ne ferions-nous pas l'impossible pour y assister tous les jours ? •

L'HORLOGE.

Il est peu d'habitations qui ne recèlent dans un coin ce meuble étrange, si remarquable entre tous et pourtant si peu remarquable. Nous disons étrange, parce qu'il est le seul qui ait le mouvement, le seul qui ait une voix. Quand tout le reste est immobile, l'horloge marche ; quand tout le reste se tait, elle parle. Et sa marche n'est pas un mouvement stérile, une agitation sans but ; sa parole n'est pas un son vide, un bruit insignifiant. Tous ses pas ont leur

valeur ; pas un de ses sons ne se perd inutilement. Elle compte, et rien ne dérange ses calculs ; elle assigne à chaque chose ses limites et rien ne les recule. Elle mesure la vie à chaque membre de la famille ; elle sonne à tous le glas funèbre, et aucune puissance ne saurait rendre ce qu'elle enlève ou accorder ce qu'elle refuse. Elle se mêle à toutes les occupations de la journée et au repos de la nuit. A chacun elle rappelle le devoir à remplir, elle reproche la faute commise, elle dénonce le temps perdu. Moniteur infatigable, elle ne laisse rien oublier. Le matin, elle crie au paresseux : Voilà l'heure de t'arracher au sommeil ; lève-toi. Le soir, elle dit à l'ouvrier fatigué. Ta tâche quotidienne est achevée ; va réparer tes forces dans le sommeil. A trois ou quatre reprises, elle l'avertit qu'il a besoin de nourriture. Enfin, qu'il faille agir ou se reposer, sortir ou rentrer, faire quoi que ce soit, l'horloge est là divisant la journée, fractionnant le temps, émiettant la vie ; toujours son timbre argentin vient, avec une inflexible régularité, frapper l'oreille, et par là même éveiller l'attention et tenir en haleine les puissances de l'homme. Meuble étrange, encore une fois, et, nous osons le dire, bien mal compris. Témoin discret de tout ce qui se passe dans la famille, l'horloge marque les naissances, les maladies, les morts, les tristesses, les joies, toujours calme, toujours sévère, toujours inflexible. Que l'œil qui la regarde soit illuminé par la joie ou obscurci par les larmes, c'est tout un pour elle ; elle indique à chacun le point du temps où il a ri et où il a pleuré, et c'est tout. Quand la maison en deuil se lamente sur la perte d'un être chéri, elle sonne ; quand une jeune épouse entre ivre de joie, de bonheur et d'espérance, elle sonne encore ; mais sa voix est la même, ni plus triste là, ni plus gaie ici ; son pas est le même, ni plus pressé, ni plus lent. Le malade la contemple, et se plaint que sa marche est horriblement paresseuse ; l'homme heureux lui jette un coup d'œil rapide et dit qu'elle a des ailes. Ni l'un ni l'autre ne sont dans le vrai : l'horloge n'a ni hâté, ni retardé son pas : c'est le pas du temps, ferme, inexorable ne reculant jamais.

Et c'est le pas qui nous mène vers la tombe, vers l'éternité ! Oh ! que de graves enseignements se rattachent à ce meuble utile, à cet inséparable compagnon de notre vie ! Jusqu'où ses avertissements s'étendent, jusqu'où sa grêle voix retentit ! Il n'est pas seu-

lement chargé de mesurer à l'homme les heures de sa vie mortelle, de lui servir de guide à travers le dédale du temps. Sa mission est plus haute ; c'est le précurseur du Juge suprême ; c'est le messager d'outre tombe, l'écho anticipé de la trompette qui réveillera les morts. Et l'Eglise l'a bien compris ainsi, elle qui s'est emparé de l'horloge et l'a installée au sommet de ses tours. Du haut de nos clochers, l'horloge parle à tous et leur tient le même langage ; elle sème dans les airs ses avertissements toujours graves, toujours sérieux ; afin que le laboureur, à la campagne ; le citoyen, dans la ville ; l'artisan, dans l'atelier ; le voyageur, sur la route ; le malade, dans son lit se souviennent que leur vie ici-bas est un pèlerinage ; que leurs heures sont comptées et que toutes les existences, comme de faibles ruisseaux, vont se perdre dans ce gouffre immense qui s'appelle l'éternité.

L'horloge sert à diriger toutes les opérations de l'homme dans le temps. Elle marque toutes ses étapes au chemin de la vie ; elle l'excite au travail ; elle l'appelle aux jouissances ; elle l'invite au repos ; elle lui rappelle le passé ; elle lui donne le présent, mais elle lui cache l'avenir ; mais elle lui dissimule l'heure où il ira heurter cette borne fatale qu'on appelle la tombe. Combien de fois l'aiguille fera-t-elle encore pour nous le tour du cadran ? Combien de fois ce timbre argentin frappera-t-il encore nos oreilles ? Mystère profond, problème impénétrable, que Dieu sait, mais que l'horloge, sa fidèle messagère, ne sait pas. Une seule chose est certaine, c'est que l'heure actuellement commencée peut être la dernière pour nous, et qu'il en viendra une où notre âme quittera cette terre d'exil pour paraître devant son Juge.

Nous lisions un jour sur une horloge ces deux mots : *Ultima latet*, la dernière nous est inconnue. Si cette vérité si simple était moins oubliée, quel changement elle opérerait dans la conduite de la plupart des hommes ! Comme leur cœur se détacherait des choses de la terre, de ces fumées de gloire, et aspirerait aux biens de l'éternité. Ils comprendraient que c'est folie de poursuivre avec tant d'ardeur ce qui doit passer et de négliger ce qui doit durer toujours. — O mortels, êtres d'un jour, pourquoi appréciez-vous si peu ce grand, ce riche trésor qu'on appelle le temps ! Vous n'avez en réalité pas d'autre bien que celui-là. Et il appartient à tous,

au pauvre comme au riche, au petit comme au grand, à l'ignorant comme au savant; au rebours de tous les trésors terrestres, il n'y a pas de différence ici: la part de l'un ne fait point de tort à la part de l'autre. Mais c'est aussi le seul dont le compte sera rigoureusement exigé. On ne vous demandera point un jour quelle étendue avaient vos domaines, quelle hauteur avaient vos maisons, à quel chiffre se montaient vos affaires; mais bien quel emploi vous avez fait du jour, des heures, des minutes que l'horloge, avant-coureur de la mort, aura marqués à votre nom. Écoutez-donc, si vous êtes sages, ce timbre mélancolique; suivez du regard cette intrépide voyageuse, l'aiguille, avançant toujours et ne reculant jamais; et dites-vous à vous-mêmes: Ne perdons pas une de ces heures, car toutes ont une valeur éternelle, et la dernière nous est inconnue.

—***●***—

Sur Première Hypothèque.

PAR

JEAN GRANGE.

(suite.)

Or, études et bureaux avaient été consultés à vingt lieues à la ronde, sans qu'aucune trace d'argent prêté sur hypothèque, par M. Verrier, eût été découverte.

Evidemment, pensait le neveu, comme beaucoup de vieilles gens, mon excellent oncle a la manie de thésauriser. Il met ses louis dans de petits sacs de toile et ses billets de banque dans des cassettes, et, cassettes et sacs, sont si bien enfouis et cachés que je risque fort de ne pas les trouver après le décès du propriétaire. Sans compter que mon oncle peut-être volé de son vivant par des domestiques, des voisins, ou des vagabonds qui rôdent autour des maisons riches. J'ai bien peur qu'il ne me faille pas compter sur les revenus de M. Verrier. Heureusement, les terres, les maisons et les titres de rente sont là.

Avant d'arriver à cette résignation relative, le futur héritier avait fait plusieurs tentatives pour préserver de la rouille et des

voleurs les économies de l'ancien banquier.

En 1882, la magnifique terre des Etangs fut mis en vente, M. Verrier neveu alla trouver son propriétaire, M. le comte de la Reversière.

— Est il vrai, lui dit-il, monsieur le comte, que vous voulez vendre votre terre des Etangs?

— Très vrai.

— Combien en voulez vous?

— Cinq cent mille francs.

— C'est un peu cher, néanmoins je serais heureux que mon oncle voult l'acheter à ce prix. Voulez vous, monsieur le comte, m'aider à le décider.

— Je ne demande pas mieux.

— J'ai entendu dire à M. Verrier, que les Etangs valaient de quatre cent cinquante à cinq cent mille francs. Aller le trouver et proposez-lui de lui céder votre terre pour quatre cent mille francs, peut être sera-t-il séduit par le bon marché. Si la vente a lieu, je m'engage à vous verser les cent mille francs dont vous aurez fait grâce à mon oncle.

— Tout cela, mon cher monsieur, dit le comte de Reversière, est plus facile à imaginer qu'à mettre à exécution. Malgré ses soixante et quinze ans, M. Verrier a conservé toute son intelligence. Ne trouverait il pas singulier que j'aille lui proposer, pour quatre cent mille francs, une terre qui, de son avis, vaut plus que cela, et dont j'ai trouvé, il le sait quatre cent vingt mille francs?

— J'ai pensé à cela. Vous diriez à mon oncle que les acquéreurs qui se présentent sont les délégués d'une bande noire qui veut vendre les Etangs pas lopins ; que vous ne pouvez vous résigner à ce morcellement, et que vous aimez mieux lui vendre votre terre à un prix inférieur à celui qui vous est offert parce que vous savez qu'elle restera intacte entre ses mains.

— Hum ! hum ! je doute que M Verrier donne dans le panneau. Je crois qu'il se doutera que c'est vous qui m'envoyez à lui. Enfin ! il n'en coûte rien d'essayer. J'irai le trouver demain et lui offrir ma terre pour quatre cent mille francs.

L'ancien banquier accueillit parfaitement le comte de la Re-

versière. le remercia de la préférence qu'il lui donnait et l'assura que s'il n'achetait pas les Etangs c'est que l'argent lui manquait.

Comme le comte ne put réprimer un sourire, M. Verrier ajouta :

— Vous ne croyez pas à ce manque d'argent ?

— Je vous avoue que non. Tout le monde sait que vous avez cent mille francs de revenu et il est évident, si honorablement que vous viviez, que vous ne dépensez pas chaque année cette somme.

— En effet, je place l'excédent de mes revenus sur première hypothèque

Trois ans plus tard, en 1885, le neveu députa à M. Verrier un agent de change, venu en villégiature dans la contrée. Il s'agissait d'un emprunt russe donnant six pour cent. L'agent de change devait représenter à M. Verrier qu'un placement d'argent aussi avantageux ne se présenterait pas de longtemps et qu'il était sage de profiter de l'occasion, pour placer ses économies. Je vous suis bien reconnaissant de vos conseils, monsieur, répondit le vieillard, soyez sûr que je les suivrais, si mes économies n'étaient déjà placées sur première hypothèque.

M. Verrier mourut en 1889, plein d'années et de mérites. Tous les pauvres à dix lieues à la ronde et tous ceux qui s'intéressaient aux œuvres charitables assistèrent à ses funérailles. Ils sont rares, ceux qui emploient chaque année vingt mille francs en bonnes œuvres.

Le testament du défunt nommait Louis Verrier, légataire universel; quelques legs particuliers étaient faits en faveur des domestiques. Les terres, les maisons de Paris, les titres de rente, tout ce que possédait M. Verrier lorsqu'il quitta la banque était intact. Par exemple cette fortune ne s'était pas depuis vingt ans augmentée d'un écu. Qu'étaient donc devenus les quatre-vingt mille francs d'économies faites chaque année par le défunt ?

Quatre-vingt mille francs par an font, au bout de vingt ans, la jolie somme de seize cent mille francs. Ce fut en vain que l'héritier chercha partout les hypothèques sur lesquelles avait été placé cet argent. Peut-être chercherait-il encore si le vieux valet de chambre de son oncle, témoin de son inquiétude, ne lui eût dit un jour :

— Si quelqu'un sait ce que monsieur votre oncle faisait de son argent, c'est Monsieur de Marcheize, notaire à Paris. Il était rare que mon pauvre maître ne lui écrivit pas tous les quinze jours, et cela a duré pendant vingt ans. Il recevait autant de réponses qu'il envoyait de lettres. De quoi peut-il être question sinon d'argent et de placement de fonds dans cette correspondance ?

— Vous avez raison. Martin. D'où vient que je n'ai trouvé aucune lettre de M. de Marcheize, dans les papiers de mon oncle ?

Ce n'est pas surprenant ; M. Verrier déchirait aussitôt les lettres qu'il venait de lire.

— Merci encore une fois, Martin, je vais écrire à M. de Marcheize. Il ajouta, se parlant à lui même :

— Ou je me trompe bien, ou c'est dans l'étude de M. de Marcheize que je trouverai l'indication des fameuses hypothèques dont mon cher oncle me parlait souvent. Conçoit-on que ce notaire ne m'ait pas écrit ! Il est vrai qu'il a pu ignorer la mort de mon oncle. Je ne crois pas qu'il ait reçu aucune lettre de part, et on ne lit pas toujours les articles nécrologiques des journaux. Je vais lui écrire sur le-champ et lui demander toutes les explications désirables.

Quelques jours plus tard, M. Louis Verrier reçut de M. de Marcheize la lettre qui suit :

« Monsieur,

« J'ignorais en effet la mort récente de M. Verrier

« Vous avez perdu un excellent parent et la société perd, elle, un de ces chrétiens qui deviennent de plus en plus rares.

« Vous me demandez, monsieur, si je sais ce qu'a fait M. Verrier des grosses économies qui lui restaient, sa maison tenue et ses aumônes faites. Je suis, en effet, bien renseigné sur ce sujet, Monsieur votre oncle m'honorant de sa confiance la plus entière. La vérité est que M. Verrier ne faisait aucune économie et consacrait chaque année, aux bonnes œuvres de Paris et de la province, une somme d'environ quatre-vingt mille francs. Je pourrais, me disait-il, disposer par testament, de ma fortune en faveur de l'Eglise et des pauvres, au lieu de la laisser à mon neveu. Je ne veux pas le faire. Mon neveu aura tout mon bien : mais il ne touchera pas un

centime de l'excédent de mon revenu ; je l'emploierai chaque année en œuvres pieuses. Monsieur votre oncle appelait cela placer son argent sur première hypothèque. Peut-être lui avez-vous entendu prononcer ces mots. Vous en aurez maintenant l'explication. Soyez certain qu'il n'existe nulle part aucune hypothèque légale au profit de M. Verrier. Tout l'excédent de ses revenus a été employé, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire. Je ne crois pas me tromper en estimant à seize cent mille francs l'argent employé, pendant vingt ans, par monsieur votre oncle au profit du prochain. Je crois que les écoles chrétiennes ont eu la moitié de cette somme.

“ Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

“ JULES DE MARCHEIZE, ”

Notaire,

Membre de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul.

— C'est égal, pensa l'héritier, seize cent mille francs en aumônes, c'est raide ! Ce n'est pas ces hypothèques-là qui enrichiront le notaire et le fisc. Après cela, mon oncle était maître de son bien, et il m'a laissé une assez belle succession pour que mes plaintes ne doivent être et ne soient que relatives.

JEAN GRANGE.

Je soussigné A. J. Hamelin, demeurant à Montréal, déclare n'avoir jamais été appointé comme agent des Servantes de Jésus-Marie demeurant à Jeanne d'Arc ; et autorise les dites Révérendes Sœurs à faire quel usage elles voudront de la dite déclaration.

Montréal, le 6 Juin, 1900.

A. J. HAMELIN.

PRIÈRE AUX JOURNAUX DE REPRODUIRE

†
IHS

Le 5 Août la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la “ Famille Chrétienne ”

PRIÈRE DU SOIR.

La prière du soir en commun est le principal acte de la vie religieuse dans la famille. Cette habitude chrétienne attire de nombreuses bénédictions sur les maisons qui y sont fidèles, et produit une grande union entre tous les membres de la famille.

Mais il importe que cet acte religieux et solennel soit fait avec dignité, piété et recueillement. Autant est émouvante et profitable une prière récitée gravement et dont on comprend toutes les paroles ; autant, malheureusement, on se dégoûte de ce saint exercice lorsque la personne qui récite la prière du soir bredouille, prononce mal et passe des mots ou même des phrases entières. Ce n'est plus alors une prière, ce n'est plus un acte religieux, ce n'est plus un hommage rendu à la souveraine majesté de Dieu ; c'est une formalité gênante, dont on veut se débarrasser au plus vite et que bientôt on omettra avec facilité.

Au contraire, la prière bien récitée laisse une telle douceur dans l'âme qu'on a hâte d'en voir revenir le moment et qu'on ne la trouve jamais trop longue.

S'il est important d'insister sur l'utilité de réciter la prière du soir en famille, il importe encore bien plus, à notre avis, de faire comprendre la nécessité de la *bien réciter*.

C'est dans ce but que plusieurs prêtres ont demandé à *l'Imprimerie Jeanne d'Arc*, d'imprimer la prière du soir sur des cartons d'un format commode, que l'on peut suspendre auprès du crucifix, et avoir

toujours sous la main au moment de se mettre en prière.

Les Servantes de Jésus-Marie se sont rendues à ce désir et peuvent maintenant mettre ces cartons à la disposition des familles chrétiennes et de Messieurs les curés qui veulent en recommander l'usage à leurs paroissiens.

J. M. Servulus, prêtre.

Prix des cartons (7 x 11 pouces) avec anneau doré pour suspendre.

Un	5 centins.	(postage 3 centins).
12	50 " "	franco.
25	\$1.00	" "

S'adresser à la Rév. Sœur économme des
Servantes de Jésus-Marie,
à Jeanne d'Arc, (Aylmer-Est). P., Q.

RÉSTEZ CHEZ VOUS.

Par PIERRE L'ERMITE.

CHAPITRE VI.

(suite.)

Que de fois, quand ils croyaient Isidore et Nanglart bien loin, arpentant la campagne, ils étaient assis tout près d'eux, dans le bas-fond plein de fraîcheur du Pisleau, ou près des vanes du moulin, passant des heures à deviser.

Comme un tentateur, le " Nanglart " faisait miroiter les mille facettes de la capitale. " Qu'est-ce que tu vas faire à Noyon ? Te crever..... comme ton père..... bêtement, stupidement..... à ne rien gagner du tout. Combien qu'il a chez les Valmont ?

— 20 francs.

— 20 francs !!..... et l'autre éclata de rire, 20 francs.....

mais mon pauvre ami..... à certains jours, au 1^{er} janvier, au mardi gras, j'ai ça de pourboire..... 20 francs !..... ”

Et Zidor ouvrait de grands yeux..... 20 francs de pourboire..... lui qui n'avait jamais eu 20 sous..... si ! une fois pourtant, à Étouilly, au château, un jour qu'il avait aidé à dessécher l'étang ; mais il y avait bien longtemps.

“ Tu comprends, mon cher, ils te volent, les Valmont..... ”

Tout de suite, Zidor protesta. Pour ça non ! Les Valmont étaient bons pour eux..... ils ne donnaient que 20 francs..... c'est vrai !! mais tantôt c'était une chose..... tantôt c'était une autre.

Ainsi, à sa fête à lui, Zidor, ils lui avaient fait cadeau d'un complet gris-fer..... quand sa mère avait été malade, ils avaient payé le médecin et leur avaient apporté comme qui dirait du quinquina... il n'y a pas jusqu'aux vêtements de M. Clément qu'ils avaient voulu lui donner..... seulement voilà..... il ne rentrait pas dedans..... mais l'intention y était tout de même.

Le “ Nanglart ” haussa les épaules d'un air impatient : “ Tout ça, mon cher, ce n'est rien..... il n'en est pas moins vrai qu'à Paris, taillé comme tu l'es, tu ramasserais plus d'argent en cinq ans que tous les Jupinet n'en ont jamais vu devant eux à Noyon.

— Mais alors, à quoi faire ? demanda Zidor, je ne sais que la culture, moi !.....

— La culture, elle ne te servira pas à Paris, probable !..... à moins qu'on ensemence les boulevards ! Et même, il y a tes jardiniers de la ville, du parc Monceau, du bois de Vincennes.

— Du bois de Bougnole.....

— De Boulogne, rectifia le Parisien, mais, indépendamment de cette ressource-là, qui est d'ailleurs médiocre, à ton âge on n'a qu'à se baisser pour en trouver, des positions..... Sans doute, tu ne peux pas être “ *chasseur* ” comme moi, dans un grand café ; car, pour cela, il faut connaître son Paris, ses Parisiens, ses Parisiennes sur le bout du doigt, ce qui ne s'apprend pas en un jour..... même si on a des dispositions ; mais il n'y a pas que des chasseurs et des cafés ! Il y a des

bureaux qui ont besoin de commis, des magasins qui demandent des garçons, des ateliers, des usines, des chemins de fer, tramways. Tiens ! je connais un camarade qui a trois ans de plus que moi, il gagne 8 francs tous les matins aux Halles, et sa journée est finie à dix heures !!

— Ça te renverse, ces chiffres-là ? Eh bien ! mon cher à Paris, ça n'étonne plus personne..... Mais bien plus fort..... des fillettes de seize ans, qui vous décrochent leurs 5 francs par jour dans un magasin, dans une imprimerie, et tu sais..... sans se fouler..... Et puis, un jour, on se marie avec l'une d'elles..... Vois-tu ça, Zibor, tous les soir, un demi-louis et plus, rapporté à la maison, et rapporté à une gentille petite Parisienne qui a plus de brio dans son petit doigt que la paysanne la moins épaisse de Noyon n'en a dans tout son corps !..... ”

Il disait tout cela, ce gamin de quinze ans, sans s'animer, avec un ton de froideur raisonnable en imposant beaucoup au petit paysan qui ne se hasardait plus à lui faire des objections, tellement le “Nanglard” les faisait rentrer sous terre.

Un jour, pourtant, il en risqua une qu'il croyait toute-puissante : “ Vois-tu, Eugène, lui dit-il, j'irais bien à Paris, ça c'est certain ! seulement, voilà ! je ne pourrai jamais, jamais, tant que la mère vivra..... ”

— Et si elle dure cent ans..... ? on vit longtemps chez vous, ” observa le chasseur, d'un ton ironique, les mains croisées derrière le dos.

Zidor, sans répondre, abattait les herbes avec son bâton.

— Sa mère !..... sa mère !! continua le Parisien, mais on la débarque !!.....

— On la débarque ??..... fit Zidor qui ne comprenait pas.

— Oui, on file en la laissant là !..... que diable, on ne peut pas demander à un homme de suivre toujours les robes de sa maman..... Merci ! si j'étais toujours resté accroché aux jupes de la mienne, je retournerais encore du fumier, comme toi, au Ruault, dans la blouse de mon bisaïeul..... tandis que maintenant..... ”

Et, les deux mains dans les poches de son pantalon collant, il faisait sonner des sous sur un paquet de clés.....

A partir de ce jour, la campagne changea d'aspect aux yeux d'Isidore ; et mise à côté du rêve citadin qui se précisait dans son esprit, elle lui parut fatigante et décolorée. Quand, pour faire du bois, il montait au Siméon avec son père, presque toujours, maintenant, il regardait dans la direction de la ligne du chemin de fer, les yeux perdus à l'horizon vers Paris..... Paris où l'on gagne quelquefois jusqu'à 10 francs par jour!!.

CHAPITRE VII.

Le soleil se couche là-bas, derrière les peupliers qui étendent leur rideau mystérieux au-dessus de la fontaine pétrifiante d'Arson. Sur la route défoncée par le passage des charrues et des herses, un laboureur, à cheval, détaille un couplet champêtre :

Repose-toi ! C'est diman.....an.....anche,
Disait, en me montrant les cieux,
Notre bon curé d'Avranche,
Demain..... Demain, tu travailleras mieux!!

A plein gosier il lance sa chanson d'une voix puissante, éveillant tous les échos des deux petites vallées que domine le Ruault.

.....Tout droit à l'éta.....a.....a.....ble!
Hue ! Hue !! dormez mes bœu.....œufs!.....

La prosodie et le neveu de Jupinet n'avaient jamais été bien ensemble, mais, la belle affaire ! quand on a un riche organe, bien timbré, de larges poumons, et qu'on sent vibrer en soi le sentiment de ce que l'on chante.

C'était son avis, à lui, Jacques ou Jacquot, surtout ce soir-là, pendant qu'il revenait, commodément assis sur la croupe de son cheval de labour.

Il pouvait être 5 heures du soir, mais les journées, à cette fin de printemps, étaient encore courtes. Le temps se trouvait superbe, et de toutes parts, la terre, puissamment travaillée par le renouveau, dégageait des senteurs sauvages, des parfums de

fleurs qui vous montaient au cerveau.

Sans être à même de l'analyser, Jacques devinait entre lui et la nature une communication mystérieuse, une harmonie étrange qui le jetait parfois, au milieu de ses champs, dans des contemplations plus communes d'ailleurs qu'on ne supposerait, même chez les paysans de nos jours.

Était-ce l'atavisme, toute cette suite de générations de paysans dont il descendait, qui parlait en lui ? Était-ce une disposition spéciale de son être, lui, il aimait la terre, il l'aimait avec passion, au point de se demander parfois s'il n'en devenait pas mauvais ?

N'avait-il pas, l'autre soir en mangeant à la cuisine de la ferme, éprouvé un plaisir subit à entendre Zidor débiter ses tirades habituelles sur le facile travail de Paris et parler de planter là, la ferme de Jupinet, de boucler sa valise et d'aller chercher fortune dans la capitale ?

N'était-il pas, tout à l'heure, descendu de son cheval, en passant sur la route de Tarlesse, pour examiner les champs de Jupinet, comme si déjà ils étaient à vendre ?.....

Ne s'était-il même pas baissé, pour prendre de la terre, la palper longuement entre ses doigts, la flairer, sentir cette odeur spéciale qu'il connaissait si bien..... ?

Évidemment, Isidore s'engageait dans une voie de folie et de misère..... aller à Paris !..... habiter, comme disait la vieille Jupinet, au quatrième sur une cour..... avoir des voisins au-dessus, au-dessous, à droite à gauche, en face, avoir une concierge, un chef d'atelier, un patron ; être esclave de tout le monde, manger de la nourriture frelatée, respirer un air abominable, quand on pourrait être libre sous le grand soleil du bon Dieu !..... sans grand argent, c'est possible, mais avec ce qu'on ne peut même pas avoir à Paris pour de l'argent : du lait naturel, de la nourriture authentique, de l'eau pure, et l'air fortifiant des grands espaces..... Encore une fois, c'était de la folie !

Et pourtant, il ne l'avait pas combattue, cette idée, il croyait même se rappeler l'avoir approuvée d'un signe de tête.

te..... oh très discret, mais qui n'en était pas moins une hypocrisie.....

..... C'est qu'elle ferait si bien, la terre de Zidor, au bout de la sienne! Du haut de son cheval, il distinguait dévalant jusqu'à la route, le magnifique champ qu'il pourrait avoir un jour, si jamais le gamin mettait à exécution son projet d'aller à Paris! Le joli sillon qu'on tracerait alors..... à en faire crever ses bêtes!.....

Tout à coup une frêle voix d'enfant le tira de sa rêverie.

“ Monsieur Jacques ?

— Tiens! monsieur Clément! fit le paysan avec une intonation respectueuse..... tout seul..... par ici..... le soir ?

— Oui, je cherche Zidor.

— Zidor, il est en bas..... dans les coupes..... ” Et, du bout de son fouet, Jacques lui montait les fumées bleues des charbonnages qui, par-dessus les arbres des bois, montaient toutes minces, toutes droites dans le ciel.

Clément eut un geste de découragement devant toutes ces masses de verdure que le soir rendait plus sombres.

“ Sûrement qu'à c't' heure, monsieur Clément ne peut pas penser à le rejoindre, mais si c'est une commission très pressée, et que je peux faire, vous savez..... pas de refus ? ”

L'enfant, habituellement très pâle, changea subitement de couleur; ses joues s'empourprèrent, et il fit un geste de dénégation plus énergique que ne comportait l'offre du paysan.

“ Bon !..... bon !! répondit Jacquot, en poussant doucement son cheval, c'était pour vous obliger ce que je disais là; mais, du moment que ça vous déplaît, je continue mon ruban de route jusqu'à Noyon, allons, hue Cocotte !!. Bonsoir, monsieur Clément !!!

— Bonsoir, monsieur Jacques. ”

Et doucement, se laissant bercer au pas régulier du cheval, Jacques s'éloigna sans se retourner, soupçonnant l'œil de l'enfant attaché sur lui.

Mais, il n'aurait pas été le vrai paysan qu'il était, si son cerveau ne se fût pas mis tout de suite en campagne : “ Que

diable le jeune Clément peut-il avoir de si secret avec Zidor ? qu'est-ce encore que l'on manigance par là ? ”

Un peu surnoisement, il fouilla les environs des yeux, cherchant un motif pour descendre de cheval et s'arrêter, mais il ne rencontra aucun compère, personne qui pût lui servir de prétexte ; un instant, il contempla une mesure incendiée l'hiver précédent ; puis, ne pouvant pas s'éterniser devant cette bicoque, il tourna à droite, et descendit sur la route de Noyon.

Pendant ce temps, Clément, seul pour la première fois à cette heure au milieu de la campagne, sentait une terreur grandissante l'envahir, monter en lui avec le crépuscule qui semblait, là-haut, assombrir déjà le bleu du ciel, et donner à chaque objet l'expression étrange des choses vaguement définies.

Déjà, dans la matinée, il était venu sur cette route, et s'était alors avancé, à la rencontre d'Isidore, jusqu'à la barrière qui interdit le chemin aux voitures au moment des coupes. Un quart d'heure il avait attendu une occasion de le faire appeler ne voulant pas descendre, pour éviter la curiosité des journaliers de M. Valmont. Appuyé aux vieilles poutres, il avait rêveusement regardé la perspective restreinte du chemin. A cet endroit, la route, qui paraît toute droite et toute plate, dévale brusquement dans les bas-fonds où travaillait Isidore, au milieu des bûcherons. Les bouleaux, alors sans feuilles, laissaient bien monter les voix ; Clément ne distingua pas celle du fils de Jupinet ; et, sur la route sans issue, pas un paysan ne passa.

Le soir, il avait espéré être plus heureux, et pouvoir causer avec l'ami de Nanglart des choses qu'il voulait savoir ; mais, cette fois encore, l'occasion lui échappait.

Pendant quelques minutes, il s'assit au bord du chemin, les pieds dans le fossé, les yeux fixés vers la masse de verdure sombre où se faisaient les coupes. Mais, dans l'ombre lointaine, il ne vit pas celui qu'il cherchait ; seul, les bouleaux se détachaient en notes éclatantes rompant la teinte monotone du

paysage, et au-dessus de lui, des milliers de fines branches semblaient murmurer quelque chose de mélancolique et de très doux.

Quelques paysans passèrent, non sans attacher des regards curieux sur l'enfant élégamment habillé en Monsieur de la ville. Tout de suite, on le reconnaissait : c'est le *nouveau fils* du notaire, disait-on..... Mais qu'est-ce qu'il vient faire tout seul au Ruault.....?

Quand ils furent passés, sentant qu'il ne pouvait plus rester là sans attirer tout à fait l'attention, il redescendit doucement vers la ville, les bras ballants, l'air dégoûté de tout.

Quand il passa devant l'abreuvoir, il eut conscience, par un de ces inexplicables pressentiments de l'âme, qu'un regard interrogateur scrutait son visage ; il leva les yeux autour de lui, et vit Jacquot, fumant sa pipe sur son cheval, entré dans l'eau jusqu'au poitrail ; Jacquot, qui ne perdait pas un seul de ses mouvements, et, de ses yeux fins de paysan, semblait vouloir lire jusqu'au fond de son cœur.....

CHAPITRE VIII.

La maison du curé-doyen de Noyon s'élève sur la place de la cathédrale, un peu à droite, en face la petite rue Corbaut, Large et bien aérée, elle vous réjouit toute de suite en entrant.

On traverse d'abord une petite cour formant un jardin, dont les allées, soigneusement entretenues, sont toutes recouvertes par les coquillages plats, les *nummulites*, qui pullulent au Siméon.

(à suivre.)



DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÊTRE,
A JEANNE D'ARC (AYLMEY-EST.)